

[...]

Les rappers, il ne faut pas les prendre pour des cons. Ils sentent les étouffements de leurs potes. Ils les traduisent en musique et balancent des paroles dont le jaillissement rend leur souffle aux opprimés. Ils ont une forte analyse politique des situations. Ces gamins nous donnent peut-être, par leur anticipation intuitive, une image glaçante de ce que la société clivée risque de devenir.

Car trop souvent, au pied des immeubles, malgré les mises en garde des mamans, ça se passe comme ça. Tu te plantes dès le matin dans la cage d'escalier. Ton père n'a pas de boulot. Y'a que le RSA. Ta mère ne boucle plus les fins de mois. T'as quatorze ans. Les réseaux sociaux te montrent en démultiplié un monde d'« inclus » qui s'offrent tout ce qu'ils veulent. Tu vois les copains qui chouffent s'en sortir dix fois mieux. Et puis les meufs qui vont à eux. Alors, forcément, tu gamberges...

Le trafic du shit, voilà ce qui fait plonger tant de jeunes. La tentation de l'argent facile. Plus besoin de chercher du boulot, et une façon d'éviter l'humiliation du refus d'emploi parce qu'on n'a pas la gueule pour ça... Le deal est terriblement tentant pour qui n'a pas été éclairé sur les tenants et aboutissants. Et les bons arguments sont difficiles à faire valoir, dans un univers où les jeunes se construisent autour de ce qu'ils possèdent. De ce qu'ils ont le pouvoir d'acheter. De ce qu'ils envient chez leurs potes. Or, qui dit consommation signifie avoir de l'argent. Dans les cités, trop souvent cela se traduit par devenir délinquant, vendre du shit ou autre saloperie.

Pour comprendre, il faut se mettre dans la tête d'un môme pas déjà cynique, qui veut encore « bien faire ». Un tel jeune, aujourd'hui, il travaille pour huit ou neuf cents euros par mois, il part au taf tous les matins, il rentre le soir cassé. Il sait qu'il mettra longtemps à avoir un logement, donc il est obligé de vivre chez ses parents. Avec de telles perspectives, le fruit est mûr. Les mauvais conseils ont vite fait de convaincre que la perspective n'est pas géniale, parce qu'ils tirent leurs arguments du seul court terme. Résultat : quand des gamins de dix-sept balais te disent « Moi, je préfère vendre du shit, car je gagne 2.000 - 3.000 € en étant peinarde », qu'est-ce que tu leur opposes de crédible, à part « Ce n'est pas bien » ? Redoutable sidération, qui nous scotche dans un discours d'impuissance. Nous butons contre la pédagogie de l'impossible.

Comment mettre fin à cette impuissance ? Sûrement en expliquant, avec des exemples, que le court terme n'est pas un bon plan. Que, à long terme, le chouf et le deal finissent toujours mal. Combien connaît-on, parmi les anciens trafiquants, de paisibles pères de famille et d'heureux retraités ? Être guetteur ou revendeur, c'est un parcours qui ne dure jamais, tellement les dangers y sont nombreux, entre prison et règlements de comptes sanglants.

Exposées calmement par des adultes raisonnables, ces bonnes raisons font *flop*. C'est là que l'approche par le biais de la musique peut faire *tilt*. Parce que les musiciens qui viennent animer des ateliers incarnent une réussite. Ils ont acquis aux yeux des jeunes un statut. Donc ils sont audibles. Voilà pourquoi, au centre culturel, nous organisons des résidences auxquelles nous convions des artistes connus, qui valent modèles. Parce que leurs mots ont davantage de chances d'être persuasifs. Plus que ceux des parents, éducateurs, ou politiciens.

Dans ces ateliers, il n'y a jamais eu d'esbroufe chez les grandes figures qui venaient là. Une fois la porte franchie, ils n'étaient plus des artistes réputés, Ils ne ressentaient pas le besoin de frimer comme sur scène, avec chaînes en or etc. Ils laissaient le costume à la porte. Ils étaient là pour partager. Ils offraient directement leur humanité. C'était notre règle du jeu, qu'ils acceptaient volontiers. Dans ce format restreint, chaque participant vivait un moment privilégié, qui l'ouvrait aux autres et le faisait progresser. L'échange était réciproque, les messages passaient bien. Nos jeunes étaient concentrés, imprégnés par le caractère exceptionnel de ce qu'ils vivaient là. Leur écoute était au taquet. Des vraies éponges à l'art qu'on leur faisait découvrir, et à l'éveil au monde qu'on leur offrait par la même occasion. L'éducation, comme l'émotion ou l'amour, ce sont des moments où l'on change le futur de quelqu'un. Je suis sincèrement convaincu qu'un destin peut alors basculer en une poignée de secondes.

Pourtant, de telles actions artistiques pour le développement social des quartiers n'ont plus le vent en poupe. Pourquoi les politiciens, qui perdent l'oreille des jeunes de banlieues, laissent-ils s'étioler nos actions de terrain, quand ils ne leur coupent pas carrément les ailes ? L'objection budgétaire « on n'a plus d'argent pour ça » ne tient pas, lorsqu'il s'agit de combattre le désespoir et les incendies urbains dont les conséquences sont autrement plus coûteuses. On n'a jamais reçu une quelconque preuve que guérir puisse coûter moins cher que prévenir.

Il m'est arrivé d'être interloqué lorsque des sources bien informées – parce que liées à des instances gouvernementales – m'ont exposé que l'État a ouvert les vannes en laissant s'implanter une économie parallèle. On comprend qu'une telle information puisse choquer et susciter du scepticisme. Quel intérêt, en effet à laisser proliférer des désordres sociaux coûteux pour les finances publiques (prestations sociales pour compenser les déclassements, maintien de l'ordre, réparation des conséquences de dégradations matérielles). On peut objecter que l'État serait idiot d'encourager de tels agissements qui le privent d'une manne, puisque l'argent des drogues transite par des paradis fiscaux. C'est vrai, mais incomplet. Car pour mieux comprendre il faut regarder le problème par le petit bout de la lorgnette : l'économie occulte locale...

Le trafic de drogue concerne tout le territoire, qu'il soit urbain ou rural. Mais quand même, c'est dans les cités à forte proportion d'immigration qu'il prospère le plus. Les gamins y sont vite tentés par le boulot de guetteur ou vendeur, tellement plus rémunérateur qu'un honnête métier. Les moralistes simplificateurs évoqueront leur faiblesse de caractère... Facile à dire quand on est un inclus, quand on a baigné dans un milieu familial affranchi, ouvert à l'info, avec des parents sévères parce que se sentant pleinement légitimes. Tout le contraire de Larbi, Farid ou Mohamed, qui ne voient pas le jour poindre, matent des écrans qui leur foutent sous le nez des montagnes de consommation, ruminent des frustrations en tout genre. D'autant que leurs parents, dépassés par des repères sociaux qu'ils n'ont pas, incapables de décoder les dangers, désarmés et inhibés par leur analphabétisme, se résignent. Ils laissent la bride sur le cou de jeunes poulains qui ne demanderaient qu'à être guidés par un père et une mère dignes de ce nom. Que c'est compliqué, que c'est indigne, que c'est con ! Cet immense gaspillage consume notre société par les deux bouts.

[...]